

surmonter pour rendre justice à un homme exceptionnel. Depuis quarante ans, Pestalozzi a consacré son existence à l'éducation des enfants pauvres ; que celui qui a fait davantage pour l'humanité lui jette la première pierre !...

» Les écoliers savent peu, mais bien. A mon sens, l'école de Berthoud est ce qu'il y a de mieux pour les enfants de huit à neuf ans. Mais elle ne portera ses fruits que lorsque, sur cette base et d'après cette expérience, on construira un nouvel étage à l'édifice...

» Les enfants sont très gais, et l'on remarque qu'ils prennent un grand plaisir à leurs leçons, ce qui prouve beaucoup en faveur de la méthode. »

En décembre 1801, l'institut de Berthoud fut visité par un Suisse haut placé, qui en parla très avantageusement dans une suite d'articles anonymes publiés par le *Républicain* et par l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg. Nous n'en citerons que quelques lignes afin de ne pas nous répéter, et pour ne point entrer ici dans les détails de la méthode d'enseignement que nous examinerons plus tard.

« Je dois avouer que j'arrivai à Berthoud avec quelque prévention ou du moins avec de grands doutes sur la convenance, l'utilité et le succès de l'expérience qui s'y pratiquait. Mais ma crainte se changea en confiance et en joie dès que j'eus vu comment Pestalozzi et ses aides travaillaient avec les enfants. En revenant chez moi, je disais à mes amis : Il se passe à Berthoud quelque chose qui mérite la plus grande attention et l'appui de tous ceux qui s'intéressent au bonheur de l'humanité et au progrès de l'éducation publique. »

Les progrès des élèves de Berthoud pour le dessin et les éléments de géométrie, excitaient surtout l'admiration des nombreux visiteurs.

Un négociant distingué de Nuremberg, qui était venu à Berthoud avec des préventions très défavorables à l'œuvre de Pestalozzi, s'exprime ainsi :

« J'étais saisi de vertige quand je voyais ces enfants se jouer des calculs de fractions les plus compliqués comme de la chose la plus simple et la plus ordinaire. Je leur proposais des problèmes que je ne pouvais résoudre sans un travail sérieux et soutenu, et sans remplir de chiffres des pages entières ; pour eux, ils faisaient leur calcul dans leur tête fort tranquillement ; au bout de quelques instants ils donnaient leur réponse juste, et ils expliquaient leur problème avec la plus grande facilité. Ils ne se doutaient pas qu'ils faisaient quelque chose d'extraordinaire. »

« A l'institut de Berthoud, dit un autre visiteur, les enfants de six à huit ans tracent sans règle ni compas des figures géométriques très difficiles, avec une exactitude telle que personne ne le croira sans l'avoir vu. »

Un autre encore :

« J'y ai vu un enfant de dix ans, élève de Pestalozzi depuis dix mois, dessiner en une heure une carte de la Scandinavie dont il réduisait l'échelle, et cela avec une exactitude qui défiait l'examen le plus rigoureux. »

Ces éloges peuvent bien être empreints de quelque exagération ; néanmoins, ils prouvent que la méthode de calcul de Pestalozzi avait réussi sous la direction de Krusi, longtemps avant que Joseph Schmid fût chargé de cet enseignement.

Cet ensemble de témoignages augmenta encore la réputation de l'œuvre nouvelle, et excita vivement l'attention publique.

« Un institut, disait-on, qui avec de si faibles moyens produit de tels résultats ne devrait-il pas être soutenu par le gouvernement d'une manière qui garantisse sa durée ? Ne devrait-il pas être utilisé pour une réforme de l'éducation publique élémentaire dans toute la Suisse ? »

Depuis la révolution du 18 octobre 1801, Mohr n'était plus ministre et le conseil exécutif de la république avait été remplacé par un *petit conseil*. Celui-ci sentit

la nécessité de faire quelque chose pour l'œuvre de Pestalozzi ; mais avant de prendre une détermination il voulut s'éclairer par des renseignements positifs, détaillés et complets ; il chargea une commission d'aller visiter l'institut de Berthoud.

Le rapport de cette commission, rédigé avec beaucoup de talent par le doyen Ith, président du conseil de l'instruction publique à Berne, fut présenté au mois de juin 1802<sup>1</sup>.

« A ma première visite, dit-il, j'étais plein de méfiance, et bien décidé à ne me laisser ni éblouir par l'apparence d'une brillante théorie ni surprendre par la nouveauté de quelques résultats saillants. » (Page 76.)

L'institut comptait alors quatre-vingts élèves de cinq à dix-huit ans, et de toute condition. Douze d'entre eux étaient des enfants pauvres à la charge de l'établissement.

Le rapport cherche d'abord à exposer les principes de la méthode de Pestalozzi qui, dit-il, *a découvert les véritables lois, les lois universelles de tout enseignement élémentaire*. Il proclame ensuite l'excellence des résultats obtenus, tels que la commission les a constatés dans l'examen approfondi qu'elle a fait subir aux élèves ; il fait surtout les plus grands éloges de la discipline, toute fondée sur l'affection, et de la vie morale et religieuse qui règnent dans l'établissement. Enfin il demande que l'Etat prenne à sa charge l'institut de Berthoud pour en faire une école normale suisse, qu'il alloue à tous les maîtres des traitements fixes, et qu'il facilite par une forte souscription l'entreprise d'une nouvelle édition des ouvrages de Pestalozzi destinés à l'enseignement élémentaire.

En faveur de Pestalozzi lui-même, la Commission ne

<sup>1</sup> *Amtlicher Bericht über die Pestalozzische Anstalt, etc.*, Berne et Zurich 1802.

demandait qu'une chose : c'était qu'on lui aidât, quand le moment serait venu, à fonder un nouvel asile pour les orphelins à sa campagne de Neuhof. En effet, content d'avoir fait connaître sa méthode et d'avoir trouvé des hommes capables de l'appliquer, Pestalozzi pensait alors que bientôt il ne serait plus nécessaire à Berthoud ; il voulait abandonner la direction de l'institut à ses collaborateurs, et reprendre la vocation à laquelle il se croyait destiné dès son enfance. Pour se reposer de toutes ses fatigues, il voulait finir sa vieillesse au milieu de pauvres enfants abandonnés auxquels il servirait de père.

En août 1802 l'institut de Berthoud fut visité par Soyaux, de Berlin, que la *Gazette littéraire d'Iéna* comptait parmi les adversaires de la méthode de Pestalozzi. Cependant Soyaux a rendu compte de sa visite dans une brochure qui confirme les témoignages favorables que nous avons déjà cités. Il commence par apprécier la personnalité et le caractère de Pestalozzi avec une perspicacité et une profondeur d'analyse très remarquables. Puis il décrit les divers exercices auxquels il a assisté, et signale la grande facilité des élèves pour le calcul et le dessin. Ici encore, nous sommes obligés de nous borner à quelques courtes citations :

« La méthode de Pestalozzi trouvera peut-être peu d'approbation, mais ses principes et la tendance de sa méthode auront certainement une influence bienfaisante.

» La discipline est fondée sur ce principe qu'il faut laisser à la jeunesse la plus grande liberté possible, et n'en empêcher que les abus.....

» L'établissement compte en tout cent deux personnes, dont soixante-deux élèves, la plupart Suisses ; il y en a de tous les cantons, et des catholiques comme des protestants ; ils sont instruits par dix maîtres ; on trouve aussi au château un certain nombre d'étrangers venus pour étudier la méthode.

» L'institut est jeune. Les principes de Pestalozzi sont

encore en croissance ; ils ne sont pas parvenus à maturité, c'est pourquoi l'organisation de l'institut reste incomplète. Directeur et maîtres travaillent de toutes leurs forces à l'achèvement de l'édifice. L'un perfectionne les tableaux, un autre cherche la voie de la nature pour enseigner à lire, à calculer, etc. Puissent tous les établissements d'éducation présenter un pareil esprit de concorde et d'harmonie, et un pareil zèle pour marcher de progrès en progrès.

Cependant, le Petit conseil avait adopté les propositions de la Commission. Un petit traitement avait été alloué à Pestalozzi et à chacun de ses maîtres ; une école normale était instituée au château de Berthoud, et chaque mois douze maîtres d'école devaient venir en suivre les leçons ; enfin avec l'appui de l'Etat, on allait publier une seconde édition à bas prix des livres élémentaires élaborés à l'institut.

Pestalozzi voyait déjà l'avenir de son œuvre assuré ; il devait se trouver au comble de ses vœux, lorsqu'une nouvelle révolution vint renverser le gouvernement unitaire et ruiner en même temps sa position acquise et toutes ses espérances. Cet homme semblait prédestiné à voir la terre manquer sous ses pieds chaque fois qu'il croyait toucher à son but.

Le 17 avril 1802, le petit conseil avait convoqué à Berne une assemblée de *notables* nommés par lui pour représenter la république et pour élaborer un nouveau projet de constitution, qu'elle adopta à l'unanimité le 19 mai, et qui, soumis au vote des électeurs dans toute la Suisse, fut accepté par deux cent vingt-huit mille suffrages, sur trois cent deux mille citoyens aptes à voter ; il est vrai que tous ceux qui ne vinrent pas inscrire leur vote dans les registres ouverts à cet effet furent comptés comme acceptants. Le 3 juillet, l'acceptation de la constitution fut proclamée à Berne, et le nouveau gouvernement se constitua. Bientôt après, la

Suisse fut évacuée par les troupes françaises qui l'avaient occupée jusqu'alors.

Ce fut le signal d'un soulèvement qui, des petits cantons, s'étendit dans la plus grande partie de la Suisse. Les troupes des insurgés forcèrent l'armée helvétique à la retraite. Dès le 2 septembre, le gouvernement s'était décidé à *solliciter les bons offices et la médiation du gouvernement français* ; le 19 il fut obligé de quitter Berne. Il se réfugia à Lausanne, où il n'avait plus pour appui que les milices vaudoises, lorsqu'arriva la proclamation du premier consul Bonaparte, qui mit fin aux hostilités. Le gouvernement français accordait sa médiation ; il convoquait à Paris une *consulta* composée de députés du sénat helvétique, des cantons, et même des communes qui voudraient en envoyer, pour lui « faire connaître les moyens de ramener l'union et la tranquillité dans tous les partis. »

Pestalozzi venait de publier une brochure politique de conciliation ; il fut député à la consulta par le village de Kirchberg, il y fut aussi envoyé par le canton de Zurich avec Usteri et l'ex-directeur Laharpe.

La première réunion de la consulta eut lieu à Paris, le 10 décembre 1802. Le premier consul avait nommé, pour conférer avec les députés suisses, une commission composée de Barthélemy, président du sénat conservateur et ancien ambassadeur en Suisse, Fouché de Nantes, Rœderer et Desmeuniers, conseillers d'Etat. Deux partis étaient en présence à la consulta : l'un, généralement favorable aux idées nouvelles, comptait quarante-cinq membres, Pestalozzi en faisait partie ; l'autre était une minorité de seize députés, qui demandaient plus ou moins explicitement un retour à l'ancien régime.

Le français presque inintelligible de Pestalozzi et l'excentricité de sa personne étaient un grand obstacle à ce qu'il se fit écouter à Paris ; d'ailleurs il ne pouvait

se borner aux questions politiques à l'ordre du jour, il voulait prêcher à la France ses idées éducatives. Aussi n'exerça-t-il aucune influence à la consulta, bien que le commissaire Rœderer s'occupât alors de l'instruction publique avec beaucoup de zèle et de talent.

Pestalozzi se hâta de demander une audience au premier consul; elle lui fut refusée. Bonaparte répondit qu'il avait autre chose à faire qu'à discuter les questions d'A b c. Néanmoins il chargea le sénateur Monge d'entendre Pestalozzi.

Monge, l'inventeur de la géométrie descriptive, le fondateur de l'école polytechnique, était un esprit large et profond, sérieux et pénétrant; il écouta Pestalozzi avec patience, il ne se lassa pas de lui demander les explications nécessaires, il le comprit; puis, après avoir bien réfléchi aux plans que lui proposait le vieillard, il répondit en quatre mots: *C'est trop pour nous.*

Dès que Pestalozzi vit qu'à Paris il n'y avait rien à faire pour lui, il se hâta d'abandonner la consulta pour venir reprendre son travail à Berthoud. Quand il rentra au château, Buss lui dit: — Eh bien! avez-vous vu Bonaparte? — Non, répondit Pestalozzi, *et il ne m'a pas vu non plus*<sup>1</sup>. Ces mots, quoique prononcés en souriant, ont pu paraître présomptueux. Cependant, si Pestalozzi les a dits dans le sentiment de sa valeur, il ne se trompait pas: de ces deux hommes, il en est un dont la mémoire sera bénie par la postérité sous tous les climats, et ce n'est pas celui que ses contemporains ont appelé *le grand*. Bonaparte a fait à la France un tort immense en repoussant les idées de Pestalozzi, que la Prusse allait bientôt accueillir. Mais Bonaparte voulait dominer le peuple, et Pestalozzi voulait l'émanciper.

Ici vient se placer une anecdote rapportée par M. Pompée dans le livre déjà cité, et que nous n'avons

<sup>1</sup> Ce fait nous a été raconté par Buss lui-même.

trouvée nulle part ailleurs. Nous reproduisons textuellement :

« Le général Ney, ambassadeur de France à Berne, faisait de fréquentes visites à l'institut de Berthoud, où il partageait l'admiration de tous ceux qui l'avaient devancé. Il en rendit compte au premier consul... (Pag. 127.)

» Si Bonaparte n'avait pas voulu se mêler des questions d'Abc de Pestalozzi, lorsque celui-ci vint à Paris comme député de la Suisse, il avait accepté avec empressement la proposition que le général Ney lui avait faite d'introduire son système dans les écoles de France. M. Naëf, professeur à Berthoud, fut envoyé à Paris; il commença son enseignement dans la maison des orphelins, où l'administration des établissements de bienfaisances lui confia un certain nombre d'enfants. Napoléon voulut constater lui-même les résultats obtenus; il se rendit à l'hospice, accompagné de Talleyrand, de l'ambassadeur des Etats-Unis et d'un grand nombre de personnages de distinction; il se retira très satisfait des exercices qui eurent lieu devant lui. Une commission fut nommée pour rendre compte de cet essai, et M. de Wailly, proviseur du lycée Napoléon, déclara dans son rapport que cette méthode pourrait être fort utile aux enfants qu'on destine aux arts mécaniques.

» A la suite de cet essai, M. Maine de Biran, sous-préfet de Bergerac, avait fait venir dans la Dordogne un professeur de Berthoud, M. Barraud, et lui avait confié la direction d'un établissement auquel il portait le plus vif intérêt. Ce fonctionnaire philosophe faisait tous ses efforts pour combattre la routine; il saisissait toutes les occasions de recommander l'application des principes de Pestalozzi, et d'en faire connaître les résultats dans des séances publiques.

» Nous venons de le voir, disait-il dans une solennité de ce genre, cette école, encore à son début, à su s'approprier les méthodes d'éducation les plus conformes à la nature de l'homme et à l'ordre progressif du développement de ses facultés. (Pag. 254 et suiv.)

» Pendant que tous les gouvernements de l'Europe s'occupaient ainsi d'introduire un nouveau système d'enseignement dans les écoles élémentaires, un simple particulier, M. Mac-Lure, dotait son pays natal, les Etats-Unis, d'un établissement d'instruction publique qui aurait pu rivaliser avec les écoles européennes les plus importantes. Un singulier hasard le mit sur la voie des améliorations qu'il pourrait apporter dans le système d'instruction publique de son pays. En 1804, il était à Paris, et il désirait vivement voir Napoléon ; il s'adressa à l'ambassadeur des Etats-Unis, qui le conduisit à cette séance où le premier consul devait constater les résultats de l'essai fait par Naëf sur les orphelins qu'on lui avait confiés.

» Pendant tout le temps que durèrent les exercices, l'attention de Mac-Lure était entièrement absorbée par la contemplation de Napoléon, il ne vit rien d'autre ; mais lorsqu'on se retira, il entendit Talleyrand dire à Napoléon : *C'est trop pour le peuple*. Cette parole le frappa, il rentra dans la salle des séances, s'informa auprès de Naëf du but de la réunion, et comme son âme était profondément pénétrée de la nécessité d'améliorer la position des classes pauvres, il comprit aussitôt tout le parti qu'il pourrait tirer dans ce but du système de Pestalozzi : il fit à Naëf des propositions très favorables pour qu'il consentît à aller à Philadelphie, et plus tard à Newharmonie, fonder un institut pestalozzien. » (Pag. 270 et suiv.)

Nous avons exposé les succès obtenus par l'œuvre de Pestalozzi au château de Berthoud, et la grande réputation que son institut s'était acquise en Suisse et ailleurs. Eh bien, le chef de la maison ne partageait point à cet égard l'admiration du public ; il n'était pas content de ce qu'il avait fait. A la fin de sa vie, Pestalozzi a déclaré publiquement qu'en fondant l'institut de Berthoud il était entré dans une fausse route ; on pourrait croire que cette opinion ne s'est formée en lui que plus tard, à la suite de ses malheurs. Mais non,

dès l'année 1803, à Berthoud, il se sentait déplacé ; il désirait quitter l'institut et se consacrer à une nouvelle école de pauvres, car cette pensée de sa jeunesse ne l'abandonna jamais. Ces dispositions sont consignées dans une lettre qu'il adressait à son ami Fellenberg, qui l'avait engagé à venir lui faire une visite.

Voici ce que répondait Pestalozzi :

« Mille remerciements pour ta cordiale invitation ; mais je ne veux ni ne puis imposer à aucun ami le trouble de mon âme. Je puis, je veux et je dois me sauver moi-même ; quand je l'aurai fait, je pourrai jouir de l'amitié des hommes. Mais jusqu'à ce que je sois tout à fait content de moi, personne ne peut donner du repos à mon cœur tourmenté. — Aide-moi à la vente de mes ouvrages, pour le but de ma vie, pour mon école de pauvres. C'est là, dans le silence et la retraite, que je chercherai le repos, comme on le trouve derrière une serrure et des verroux. O mon ami, je vis dans un désaccord avec moi-même, qui est inexprimable ; mais les moyens de mon indépendance s'accroissent chaque jour. Adieu ; je suis saisi d'une mélancolie que je n'avais jamais éprouvée. Elle passera. »

Cependant l'acte de médiation avait été signé le 19 février 1803, et il rétablissait en Suisse le fédéralisme. Le gouvernement unitaire cessa d'exister ; avec lui tombèrent les appuis donnés ou promis à Pestalozzi. Mais son œuvre était alors trop connue pour rester anéantie. Les gouvernements d'Argovie, de Lucerne et de Zurich se montrèrent disposés à soutenir son institut ; ce dernier vota une contribution de mille francs pour la publication des livres élémentaires. La diète suisse, réunie à Fribourg, chargea une commission d'examiner ce qu'on pourrait faire pour favoriser l'accomplissement des vues philanthropiques de Pestalozzi ; nous ignorons si cette commission présenta un rapport.

En même temps le gouvernement du canton de Berne, nouvellement reconstitué, était rentré en possession du château de Berthoud et en avait fait comme autrefois la résidence du préfet de ce district. Il avait peu de sympathie pour Pestalozzi qu'il considérait comme un révolutionnaire, comme un partisan de l'unitarisme; néanmoins il n'avait pu laisser son institut sans asile et il lui avait abandonné l'usage d'un ancien couvent situé à Munchenbuchsee, à une lieue de Berne, et près du domaine d'Hoffwyl qu'Emmanuel de Fellenberg avait acquis quelques années auparavant pour son établissement agricole et philanthropique. Ce fut en juin 1804 que Pestalozzi, obligé d'abandonner le château de Berthoud, transféra son institut à Munchenbuchsee.

Avant de suivre Pestalozzi dans une position nouvelle, nous voulons ajouter quelques détails sur sa vie au château de Berthoud, où il passa, croyons-nous ses années les plus heureuses :

M<sup>me</sup> Pestalozzi, depuis la mort de son fils (fin de 1801), avait quitté Neuhof pour rejoindre son mari; triste et malade, elle quittait peu sa chambre et n'était pas en état de supporter le mouvement et le bruit d'un pensionnat si nombreux. Elle tenait la comptabilité et une partie de la correspondance, car Pestalozzi était trop préoccupé, trop distrait, trop agité et trop impatient pour s'astreindre à une pratique régulière et suivie.

La chambre de M<sup>me</sup> Pestalozzi était à côté du grand réfectoire dans lequel Pestalozzi et les maîtres prenaient leurs repas avec tous les élèves. De cette chambre, ainsi que des balcons et terrasses du château, on jouissait d'une vue magnifique; on avait à ses pieds la verte vallée de l'Emme avec ses cultures riches et variées, et à l'horizon les sommets neigeux des Alpes de l'Oberland.

A cette époque, une partie des bâtiments servait encore de prison aux malheureux qui avaient à subir les rigueurs de la justice bernoise. Ramsauer raconte à ce sujet un trait qui peint bien le caractère de Pestalozzi.

« Il y avait alors un fameux criminel nommé Bernhard, grand et fort comme un géant, qui chaque fois qu'il s'était échappé de prison, était ramené au château de Berthoud et enfermé dans un cachot plus profond. Alors Pestalozzi lui prenait la main, y glissait une pièce d'argent, et lui disait : « Si tu avais reçu une bonne éducation, si tu avais appris à appliquer tes forces au bien, » tu serais maintenant un membre utile de la société, tu » serais considéré; ils ne seraient pas obligés de t'enfermer » dans un trou, et de t'attacher comme un chien. » Moi-même, avec la permission de Pestalozzi et l'autorisation du geôlier, j'ai visité Bernhard plusieurs fois; et je le faisais avec plaisir, quelque affreuse que fût sa cellule souterraine, car Bernhard était un homme franc, sincère, et remarquablement bien doué<sup>1</sup>. »

Consignons encore une anecdote qui prouve avec quelle énergie Pestalozzi pouvait surmonter la souffrance et la maladie : Un jour qu'il était cloué dans son lit par un rhumatisme aigu, on lui annonça que l'ambassadeur français Reinhardt venait d'arriver à Berthoud pour visiter son institut. Malgré son médecin et ses amis, il voulut absolument se lever; on eut beaucoup de peine à l'habiller et à le mettre sur pied; on le conjurait de se recoucher, on lui montrait qu'il était hors d'état d'aller dans les classes, mais il n'écouait rien. Il se traîna, péniblement soutenu des deux côtés. Quand il fut en présence de l'ambassadeur, il s'échappa des mains qui le tenaient et commença avec feu ses explications; plus la séance se prolongeait, plus il

<sup>1</sup> *Pestalozzische Blätter*, Ramsauer et Zahn, 1<sup>er</sup> cahier, pag. 27, Elberfeld et Meurs, 1846.

retrouvait de vivacité et de force. A la fin, le rhumatisme avait disparu.

A l'époque dont nous parlons, Fellenberg était depuis vingt ans l'ami de Pestalozzi; nous avons déjà cité une partie de leur correspondance. Or il arriva un jour que les ouvriers de Fellenberg lui amenèrent un homme mal vêtu, exténué de faim et de fatigue, qu'ils avaient trouvé dans les champs; Fellenberg reconnut en lui Pestalozzi qui, s'étant laissé emporter par sa passion pour les minéraux, en avait rempli ses poches et son mouchoir, s'était égaré, et le soir était tombé de fatigue au bord d'un fossé. Ce fut vers le même temps que Pestalozzi, portant péniblement un soir, aux portes de Soleure, son mouchoir rempli de pierres, fut arrêté par la police comme un mendiant suspect, et conduit chez le juge. Celui-ci était sorti, et le vieillard dut attendre longtemps dans l'antichambre à côté de son garde. Enfin le juge rentra; il connaissait beaucoup Pestalozzi, courut à lui, l'embrassa et l'invita à souper, à la grande stupéfaction de l'agent de police.

Fellenberg, agriculteur habile, excellent administrateur, homme d'une activité bien réglée, d'une capacité éminemment pratique, possédant à la fois des vues nobles et élevées, se distinguait surtout par les qualités qui manquaient à Pestalozzi. Il avait renoncé volontairement à la douce et belle carrière que sa naissance et ses talents lui auraient assurée dans le gouvernement de son pays, pour consacrer sa fortune et ses forces à des entreprises d'utilité publique.

Ses établissements d'Hofwyl avaient un double but : ils devaient former parmi les pauvres des ouvriers laborieux, intelligents et honnêtes, et parmi les riches d'habiles directeurs d'exploitations rurales. Ainsi l'entreprise de Fellenberg et celle de Pestalozzi semblaient devoir se prêter un mutuel secours. Le premier offrit donc au vieillard une association; il voulait adminis-

trer toute la partie économique, tandis que Pestalozzi, délivré des soins pour lesquels il n'avait ni goût, ni capacité, conserverait seulement la direction éducative de son institut.

Pestalozzi accepta d'abord. Mais Fellenberg et lui étaient faits pour s'estimer, non point pour vivre ensemble; il y avait autant de différence dans leur caractère et dans leur manière de penser et de sentir, que dans leurs habitudes et dans leur extérieur. Fellenberg, avec un vrai fond de bonté, avait un esprit de domination un peu raide. Pestalozzi l'appelait *l'homme de fer*; il se trouvait mal à l'aise avec lui; il ne put se décider à rester à Munchenbuchsee.

Parmi les offres qui lui étaient faites, se trouvaient celles des villes vaudoises de Payerne, Yverdon et Rolle; il crut utile à la propagation de sa méthode de s'établir dans un pays de langue française, et il choisit Yverdon.

« Il quitta donc Munchenbuchsee le 18 octobre 1804 après avoir adressé à ses enfants et à ses maîtres des adieux touchants, et il vint à Yverdon sans savoir ce qu'il deviendrait; il était tellement dénué de ressources, que lorsqu'il arriva dans cette ville, il fut obligé de se loger avec Krusi et Niederer dans une même chambre qui leur servait à la fois de cabinet de travail et de chambre à coucher; ce fut dans ces circonstances qu'il reçut du roi de Danemark cent louis d'or, que ce monarque le pria d'accepter en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait offerte à deux savants danois (MM. Torlitz et Strohm) qui avaient reçu mission de leur gouvernement d'étudier la méthode à Berthoud. Mais quelque pressant que fussent ses besoins personnels, sa première pensée fut pour ses pauvres, que Fellenberg avait gardés avec répugnance: il les fit venir auprès de lui, et les plaça chez Buss et Barraud, qui jetaient alors à Yverdon les fondements d'un institut pestalozzien. » (*Pompée*, pag. 141 et suiv.)

Mais le château d'Yverdon exigeait de grandes réparations pour être en état de recevoir un institut; et

comme l'achèvement de ces travaux se faisait trop attendre, Pestalozzi ouvrit une école provisoire, avec sept ou huit élèves, dans un petit appartement ayant vue sur la rue du Four et faisant partie de la maison qui porte aujourd'hui le numéro 51, à la rue du Milieu.

Pestalozzi avait laissé à Munchenbuchsee environ soixante-dix élèves avec Tobler, de Muralt, Schmid, de Turck<sup>1</sup>, Steiner et quelques sous-maîtres. La direction pédagogique avait été confiée à Tobler, homme parfaitement capable sous tous les rapports. Mais Fellenberg, quoiqu'il ne fût chargé que de la partie économique, ne tarda pas à y exercer en toute chose une influence prépondérante.

Pour faire comprendre le changement que cette influence apporta dans l'institut, nous ne pouvons mieux faire que de citer les mémoires de Ramsauer :

« A Munchenbuchsee je me trouvai malheureux pour la première fois de ma vie ; je restai garçon de table et sous-maître ; mais je n'avais personne qui fit du bien à mon cœur ; il nous manquait surtout cet amour et cette chaleur qui à Berthoud vivifiaient toutes choses et nous rendaient tous si heureux. Chez Pestalozzi c'était le cœur qui dominait ; chez Fellenberg c'était l'intelligence...

» Cependant Munchenbuchsee avait aussi du bon ; il y régnait plus d'ordre et l'on y apprenait davantage qu'à Berthoud...

» A ma grande joie, dès le mois de février 1805, Pestalozzi me rappela auprès de lui à Yverdon, où je retrouvai un cœur de père et mes chers maîtres Krusi et Buss. Quelques mois plus tard, tout l'institut avait rejoint Pestalozzi au château d'Yverdon. »

<sup>1</sup> M. de Turck, conseiller de justice d'Oldenburg, avait été envoyé par le grand-duc à Berthoud ; il publia les *Lettres de Munchenbuchsee*, l'un des premiers ouvrages qui exposèrent la méthode de Pestalozzi, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la faire connaître en Allemagne. Plus tard il ouvrit à Yverdon un pensionnat dont les élèves suivaient comme externes les leçons de l'institut Pestalozzi.

## CHAPITRE XII

### Les livres et la méthode de Pestalozzi à Berthoud.

*Comment Gertrude instruit ses enfants ; Guide pour enseigner à épeler et à lire ; le Livre des mères ; enseignement élémentaire sur les nombres et sur les formes ; le maître d'école naturel.*

Dès les débuts de l'institut de Berthoud, Pestalozzi voulut faire connaître au public d'une manière complète, et l'œuvre de sa vie, et la doctrine qu'il cherchait à mettre en pratique ; il publia le livre intitulé : *Comment Gertrude instruit ses enfants, essai pour montrer aux mères comment elles peuvent instruire elles-mêmes leurs enfants.*

Voici le jugement porté sur cet ouvrage par Morf, l'auteur de la meilleure biographie de Pestalozzi, et l'un des hommes qui ont le mieux étudié et compris son œuvre et ses idées :

« C'est bien le plus important et le plus profondément pensé de tous ses écrits pédagogiques. Ce n'est pas seulement pour le temps où il a paru que son importance était immense, elle le sera pour toujours. Son génie s'y exprime purement et à sa manière ; il ne subit encore l'influence de personne. Il nous donne la plus fidèle image de ce noble cœur : ce sont ses pensées exprimées par ses propres paroles. On est transporté d'admiration